Le murmure des femmes_10_

Stéphanie Odras-Durieux

Le murmure des femmes_10_

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12774-3

A « mon » étoile sublime.
A mes points cardinaux, mes intimes, mes essentiels ; qui peuplent ma vie de « merci », de « pardon », de « je t'aime ».

Avant-propos

Dix femmes écrites en neuf chapitres chacune. Leur murmure.

Elles sont différentes par leur âge, leur localité géographique, leur rang social. Parfois il y a des ponts entre elles, parfois non.

Les chapitres sont écrits de façon condensée pour pouvoir les finir avant de dormir le soir.

Ces femmes sont proches de nous, leurs mots résonnent comme des confidences car réellement elles nous parlent. Elles ont des failles, elles sont belles et fortes mais souvent ne le savent pas. Le livre a un goût d'inachevé car on ne fait que percevoir la longueur et la complexité de leur vie et cela ne se contient pas dans un ouvrage.

On parle d'amour et de blessure. La puissance de leurs vies nous ramène à la puissance de nos vies aussi. On ne cherche pas à faire un roman, on veut saisir des bribes de vie comme des portraits, au vol. Ce sont des photographies de dix femmes.

J'aime ces femmes. Chacune. Je veux tendre l'oreille pour les écouter davantage. Mais une

femme, une personne, est aussi un secret et l'écriture ne dévoile pas tout. Elle suggère seulement.

Cela fait un peu plus de deux ans que nous nous côtoyons.

J'espère que vous les aimerez autant que moi, dans leurs imperfections également, et leur non-héroïsme.

Pour votre lecture je vous les confie. Et je vous remercie de leur accorder votre attention.

Les mots deviennent vivants quand ils racontent. Les mots aident à incarner quand ils se posent sur une figure, ils lui donnent sa consistance et la font exister.

J'aime écrire depuis toujours. C'est comme un souffle que je ressens, dont j'aime dire : « il vient d'en haut ».

PREMÈRE PARTIE

Fatou

Chapitre 1

Je me retourne dans le métro.

Je me retourne dos aux autres, face contre vitres.

Je ne regarde pas. Je vois cette femme qui pourtant me regarde malgré mon attitude évidente, le refus de communiquer avec mes yeux, alors je détourne. Je regarde la vitre et même mon reflet dedans je l'évite. Je ferme ma vue que ma frange aide à cacher. Les gens derrière moi se tassent et m'appuient un peu plus sur la vitre. Je me recroqueville. Ma coquille pousse lentement sur mon dos, elle se dilate, je n'existe plus je n'entends plus rien. Je suis l'escargot foncé qui rampe dans les couloirs du métropolitain.

Chez moi, ce n'est pas possible. Il est derrière moi toujours. Je souffle quand enfin il s'en va. Dès qu'il a envie je dois m'allonger à sa convenance… sur le ventre, le dos, le côté. Je suis son pantin sexuel. Plus j'ai l'air triste, plus il me désire. Je ne comprends pas. Et dans ces moments-là je pense à moi qui me retourne en paix contre la vitre entre les stations « la fourche » et « asnières ». Je rêverais que le métro s'envole et m'emmène si loin, où il voudra. Me dilapide en un morceau d'air et fasse voler ma coquille en éclat comme une poignée de noisettes.

Je n'ai pas le droit de dire ça j'imagine, après avoir enfanté six fois. A 34 ans j'ai enfanté six fois. La plupart des femmes de cette rame n'en sont qu'à l'idée d'y penser, peut-être y penser ou ne pas car elles ont ce qu'elles appellent « le choix ». Ici les blanches écarquillent les yeux quand je leur dis ça, les infirmières les sages-femmes. J'entends leurs pensées dans leurs têtes et j'ai envie de leur dire tu as raison. Accoucher six fois sans avoir eu le temps de se demander ce qu'est être une maman et si tu en as envie, c'est fou. Mais ce qui est plus fou encore, c'est de faire des enfants avec un homme qui te dégoûte et te traite comme une esclave, qui fait le malin devant ses amis et te montre comme une jolie voiture parce que tu es bien faite et soumise. Soumise surtout. Cet homme qui ne connaît pas ton corps. Et qui s'en fiche d'ailleurs. Quel est l'endroit de ton plaisir à toi, il s'en fiche. Voire il trouve cela sale. Alors que moi, quand je vois ses yeux à demi-clos qui n'attendent plus que la jouissance sur moi, parfois mes larmes coulent, mais lui ne me regarde pas. Il s'agite sur moi pour lui. Et plus je suis sa chose, plus il me désire. Je ne comprends pas. Et je ne peux dire cela à personne à part à moi-même dans ma tête dans mes particules de liberté qui appartiennent au métropolitain.

Et puis j'ai envie de leur dire que ce que je trouve encore plus fou, c'est quand elles me tendent, les soignantes, des brochures pour des contraceptions et qu'elles me donnent des préservatifs gratuits dans la main, avec un regard qui veut dire tout un tas

de choses gentilles et moins gentilles. Pourtant ce sont des femmes aussi, mais nous ne sommes pas les mêmes femmes. Je ne leur réponds pas, je ne leur souris pas d'ailleurs je ne souris plus depuis un moment, mais ça tout le monde s'en fiche. J'ai rangé mon sourire dans mes dents à l'intérieur de mes gencives si roses, fermé à double tour pour qu'il ne ressorte plus. Car il serait mensonge et on n'a pas le droit de mentir sur un sourire. Une fois oui j'ai essayé de lui tendre un préservatif, il a dû comprendre que je l'humiliais… ou il s'est servi de cette excuse je ne sais pas. Il m'a tapé sur les joues avec la violence et l'énergie d'un homme en colère. Il sait être l'animal fauve qui se rue et me transforme aussitôt également en animal. La première seconde je me demande où est ma faute. Ce que j'ai fait pour le mettre dans cet état de rage contre moi. Puis je pleure je supplie, « mais c'est pour te protéger, j'ai une infection ». Et il redouble de fureur qui tape, il me traite de menteuse, de prostituée. Ses yeux pleins de fureur il me pince les seins, me gifle, me donne des coups de pieds dans les fesses, le ventre. Alors là à ce moment, face contre le sol, je comprends qu'il faut juste que je me taise, que je laisse l'orage fondre sur moi. Ne pas pleurer, les enfants sont à côté et s'ils grandissent avec le bruit des coups et les larmes ils vont finir comme lui, habitués à la violence du quotidien et ils vont reproduire. Sur d'autres femmes ils vont laisser pleuvoir et pleurer leur haine. Surtout pas. Que je me sacrifie pour un message qui dure. Mais quelle vision ont-ils de moi… celle qui subit, qui ne